

Scribe, Augustin Eugène
Koulikan

KOULIKAN,

OU

LES TARTARES,

MELODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

Par M. AMÉDÉE DE SAINT-MARC,

Musique de M. HENRY ; Ballets de M. HULLIN ;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 13 *Mai* 1813.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1813.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
KOULIKAN, Empereur de la Chine.	M. *Tautin.*
SCHA-NESSIR, sous le nom de Tumkin.	M. *Ferdinand.*
DALAÏ, fille de Tumkin.	Mlle. *Rouzé-Bourgeois.*
MOGUL, vieux guerrier Tartare.	M. *Michot.*
BASKIR, son fils.	M *Marty.*
ZAMTI, lieutenant de Koulikan.	M. *Edouard.*
NYNDIA, amie de Dalaï.	Mlle. *Millot.*
UN TARTARE, parlant.	M. *Lafite.*

Guerriers Tartares.

Guerriers Chinois.

Peuple, etc.

La Scène se passe dans les déserts de la Crimée, près d'Assof.

KOULIKAN,

OU

LES TARTARES,

Mélodrame en trois Actes, à grand Spectacle.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une vaste campagne ; dans le fond une montagne, et derrière le camp des Tartares, dont les tentes s'étendent à perte de vue.

(On voit passer sur la montagne Zamti et des Guerriers chinois, précédés et suivis de Tartares.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MOGUL, BASKIR.

MOGUL.

Mon fils, quels sont ces étrangers ? Que viennent-ils chercher en nos climats ? J'ignore quels sont leurs desseins..... Je ne sais s'ils nous apportent la guerre ou la paix : mais on a eu tort de les introduire dans le camp : il fallait leur dire de continuer leur chemin ou bien les y engager le sabre à la main... Un Tartare ne connaît pas d'autre politesse.

BASKIR.

C'est par de tels sentimens que notre nation s'est rendue l'effroi de l'Asie. De braves et généreux, nos guerriers sont devenus cruels et féroces, et le voyageur tremblant croit trouver la mort ou l'esclavage quand il rencontre une hordre de Tartares. J'estime votre courage, ô mon père : mais la valeur n'exclut pas l'humanité : employons le glaive contre celui qui résiste : mais tendons une main hospitalière à celui qui se présente en ami... c'est ce que j'ai fait : ce matin, vers la sixième heure du jour nous voyons s'élever un gros nuage de poussière, bientôt nous distinguons des hommes, des cour-

siers : on crie aux armes!.. nos Tartares sont rassemblés, je vole à leur tête: nous apercevons un jeune homme entouré d'une suite brillante: mais il effaçait tous les siens plus encore par son air guerrier, que par l'or et les diamans qui brillaient sur ses armes... à leurs habits je les reconnus sans peine pour des sujets du puissant empereur de la Chine.

MOGUL

Quoi!.. de ce Koulikan dont le bras redoutable dispersa nos phalanges nombreuses, et nous força à demander une trêve pour réparer nos pertes... (*à part.*) ah! malgré la foi jurée, s'il tombait entre mes mains...

BASKIR.

Noble Tartare, me dit l'étranger, puis-je parler à ton maître ?.. Je n'en ai point. Nul ne règne en ces lieux, nous sommes tous frères : que veux-tu ?... Je visite les confins de l'empire de la Chine, il me tardait de connaître les Tartares, ces guerriers si célèbres par leur valeur et leurs mœurs antiques ; J'étais las de ne rencontrer que des peuples esclaves. Je veux voir des hommes libres, et je viens chez vous. A ces mots je lui offre la main en signe d'amitié, et nos deux troupes réunies entrent dans le camp.

MOGUL

Et quel peut être le nom de cet étranger ?

BASKIR

C'est sans doute un des principaux officiers de l'armée de Koulikan.

MOGUL

Ainsi nos implacables ennemis seront aujourd'hui les témoins de ton hymen avec la belle Dalaï.

BASKIR

Je les ai moi-même invités à cette fête. Vous aimez, vous allez être heureux, m'a dit leur chef, et ses yeux se sont remplis de larmes... Je ne sais quelles pensées l'agitaient, mais j'avais déjà remarqué sur sa phisionomie l'empreinte de la douleur... Hélas! l'or qui brille sur son front, n'empêche pas les chagrins d'en approcher... il pleure, il est malheureux, et les malheureux ne sont jamais à craindre!...

MOGUL

Eh bien, je le veux croire ; mais changeons de conversation. Sais-tu que je ne suis pas content de Dalaï... elle est triste, rêveuse ; est-ce ainsi qu'on doit paraître un jour de mariage ?

BASKIR

Oui, elle a quelques chagrins cachés.

MOGUL

Et pourquoi ne pas les faire connaître.

BASKIR

Je respecte ses secrets. Vous savez que le mystère l'environne: depuis trois ans elle et son père sont venus se réfugier parmi nous.

MOGUL

Et depuis trois ans nous n'avons pu savoir encore ce qu'ils sont.

BASKIR

Et qu'importe ! ne sais-je pas que Dalai est la plus douce, la plus vertueuse des femmes, comme elle est aussi la plus belle.

MOGUL.

C'est vrai. Aurais-je consenti à ce qu'elle fût ta femme, si elle n'était pas digne de toi.

BASKIR

Ne sais-je pas que son père est le plus sage et le plus courageux des hommes ; ne sais-je pas que, malgré son grand âge, sa valeur vous a sauvé la vie.

MOGUL

C'est encore vrai... mais pourquoi nous cacher ses malheurs : se défierait-il de nous ? ah ! s'il avait une pareille pensée, quoique Tartare on est sensible, et s'il osait en douter...

BASKIR

Quel qu'il soit, il est notre ami, notre frère. Chacun l'aime et le respecte en ces lieux ; et d'ailleurs n'est-il pas le père de Dalai... qu'a-t-il besoin d'autres titres !

MOGUL

Que je lui parle au moins.

SCENE II.

MOGUL, BASKIR, TUMKIN.

BASKIR, *allant à Tumkin.*

Viens, respectable vieillard, viens partager notre joie ; voici mon plus beau jour, celui où je te devrai Dalai.

TUMKIN

Tu ne la devras qu'à elle-même. Tes vertus l'ont touchée ; et ma fille, en t'épousant, obéit à son cœur, plus encore qu'à la voix paternelle... mais laisse-nous, Baskir, j'ai à parler à ton père.

BASKIR

Je retourne auprès de Dalai.

SCENE III.

MOGUL, TUMKIN.

TUMKIN

Ami, depuis long-tems je te devais une confidence ; j'aurais voulu la retarder encore, mais dans ce jour qui va unir nos deux familles, se taire serait un crime, et quand tu devrais me repousser, me haïr, tu vas savoir qui je suis. Pardonne si j'ai dissimulé jusqu'à ce jour, sur-tout aux yeux de Baskir. Ma fille est ici sans appui, et j'ai craint que les fautes de son père ne vinssent à réjaillir sur elle, et ne ternissent ses vertus.

MOGUL

Parle... je t'écoute.

TUMKIN

Te souviens-t-il de Kien-lo?

MOGUL

Du dernier roi de la Chine... du père de Koulikan; de celui qui dût la gloire de son règne à la valeur de Scha-Nessir, son général; je ne l'ai point oublié ?.. Je crois voir encore Scha-Nessir porter parmi nos tribus le fer et la flamme; cent fois nous avons maudit ce féroce guerrier.

TUMKIN

Ne le maudis pas, il est plus à plaindre que vous... Tu vois Scha-Nessir.

MOGUL

Toi ?... grands Dieux !

TUMKIN

Je te l'avais dit, je te fais horreur; mais songe que ma fille n'est pas coupable du sang que j'ai versé.

MOGUL

Ne faisais-tu que suivre les ordres d'un maître ambitieux et cruel ?

TUMKIN

Oui.. et que de fois j'ai pleuré sur ces fatals lauriers: mais j'étais jeune, le besoin de la gloire fatiguait mon âme : j'aurais tout sacrifié à cette passion... Le ciel est juste, il m'en a puni. Accusé à tort, je fus disgracié par mon roi, dépouillé de mes emplois, forcé de m'éloigner de la Cour; alors seulement mes yeux se disillèrent; dans les premiers momens j'avais maudit l'injustice du monarque, bientôt je fus tenté de la bénir. Dans ma solitude, je me trouvai plus heureux qu'à la tête des armées ou qu'au sein de la Cour; c'était le calme après la tempête... enfin le ciel me donna une fille, et rien ne manqua plus à mon bonheur. Cependant animés par la vengeance, vous répariez vos pertes, la Perse, de son côté, armait contre Kien-lo, il perdit deux batailles, se vit assiégé dans sa capitale, et n'obtint la paix avec les Tartares, qu'en leur cédant une partie de ses provinces, et avec la Perse qu'après avoir consenti au mariage d'une princesse de ce pays avec son fils Koulikan, alors âgé de douze ans. Ce Koulikan, dont la renommée a publié les exploits, et qui, à peine monte sur le trône, a déjà reconquis les provinces que vous avait cédées son père; Koulikan annonçait dès-lors ce qu'il serait un jour, plein de grâces, d'amabilité; mais ardent, impétueux, incapable de commander à ses passions; aimant avec excès et haïssant avec fureur; il fait tout céder à ses lois... Semblable au torrent devastateur, qui plus redoutable par les obstacles mêmes qu'il rencontre, renverse ce qui s'oppose à son passage.

MOGUL.

Je ne le connais pas... mais nos Tartares, malgré le ressenti-

ment qu'il inspire pour sa famille, ont pour lui une secrète admiration qui justifie sa renommée.

TUMKIN.

J'avais été son gouverneur, et depuis ma disgrace, malgré les ordres et les menaces du roi, il n'avait pas cessé de venir de tems en tems visiter ma solitude. Je l'aimais, je l'avoue; et comment n'aurais-je pas aimé ce caractère fier, mais généreux, qui était susceptible de toutes les vertus si les passions ne l'eussent égaré. Depuis six ans il était marié, et sa femme, quoique jeune et belle, n'obtenait de lui que de la froideur et des mépris; chacun s'en étonnait; hélas! j'en connus bientôt la cause... c'était moi..., moi... son gouverneur, son ami qu'il voulait déshonorer.

MOGUL.

Il aimait Dalaï?

TUMKIN.

Je le surpris à ses genoux... J'oubliai qu'il était mon souverain, je me rappelai seulement que j'avais été soldat, et je lui demandai raison les armes à la main... On accourut au bruit; on me trouva armé d'un glaive et menaçant mon prince, seul et sans défense... Que te dirais-je? mes ennemis pretendirent que j'avais voulu l'assassiner. En vain Koulikan éleva la voix; on prit la justice qu'il me rendait, pour un excès de générosité : je fus condamné à perdre la tete. . . mes biens furent confisqués... Je n'eus que le tems d'enlever ma fille et de fuir avec elle. Errant, proscrit, malheureux, partout on m'a repoussé; les Tartares des déserts, qu'on dit si cruels, sont les seuls qui m'aient accueillis... Depuis trois ans ton amitié, celle de ton fils, ont embelli pour moi cet asile . . . J'y veux finir mes jours auprès de mes enfans... Baskir aime ma fille, c'est le seul bien que je possède, elle seule peut m'acquitter de tout ce que je vous dois.

MOGUL.

Quoi! tu es ce guerrier si redoutable, jadis le favori d'un grand empereur; maintenant le compagnon, l'ami d'un simple Tartare... Et crois-tu que Dalaï, élevée dans les plaisirs et l'opulence, renonce sans regret à sa patrie?

TUMKIN.

Elle est trop courageuse pour se plaindre; mais je crains, qu'en secret, le souvenir de sa grandeur passée, ne trouble le bonheur dont elle pourrait jouir... On vient... c'est elle-même.

SCENE IV.

Les Précédens, DALAI, NYNDIA.

DALAÏ.

Mon père...

TUMKIN.

D'où vient ce trouble? (*montrant Mogul.*) Tu peux parle devant lui; il sait tous nos secrets.

DALAÏ.

On prétend que des guerriers de l'empereur de la Chine, se sont introduits dans le camp. Nyndia a vu leur chef; il s'informait partout d'un vieillard qu'il croit être réfugié chez les Tartares . . . O mon père, serait-ce des émissaires de nos persécuteurs ?

MOGUL.

Ils oseraient te poursuivre jusqu'ici !... Qu'ils ne s'y fient pas, nous périrons tous jusqu'au dernier, plutôt que de te livrer entre leurs mains.

NYNDIA.

Vous vous allarmez trop légèrement; ce guerrier paraît accablé d'une douleur profonde, et peut-être est-ce comme vous un malheureux exilé qui vient chercher un asile.

MOGUL.

Dans tous les cas, que nous importe sa joie ou sa douleur; dès ce soir il doit quitter ces lieux. Mais que rien ne retarde la pompe nuptiale, que rien ne trouble un si beau jour.

(*Il sort avec Tumkin.*)

SCENE V.

DALAI, NYNDIA.

NYNDIA.

Vous l'entendez, tout s'apprête pour votre hymen; vous aurez donc le courage de consommer ce sacrifice ?

DALAÏ.

Oui, j'aurai la force de m'ensevelir dans ce désert sauvage. Ce n'est pas à présent que cette idée doit me paraître pénible. Quand mon père me parla de venir au milieu de ces hordes sauvages, leurs mœurs féroces, leurs climats affreux, tout m'épouvanta, mais bientôt je m'accoutumai à ma triste situation; je ne regardais plus mon bonheur passé, que comme un songe que le réveil venait de dissiper. Quel réveil, grands dieux !... moi, jadis entourée d'esclaves, d'adorateurs, de richesses, et maintenant condamnée au travail, à la pauvreté. . . mais il le faut, ma résolution est prise et je ne puis me plaindre d'un destin que je partage avec mon père.

NYNDIA.

Ainsi ce fatal mariage s'accomplira ?... et tant d'attraits vont devenir le bien d'un Tartare.

DALAÏ.

Et qu'importe, tout m'est indifférent, tous les hommes sont égaux à mes yeux . . . Il en est un peut-être que j'eusse préféré; mais il est indigne de moi, et je rougirais d'y penser encore.

NYNDIA.

Oui, mais en pensant qu'il faut qu'on l'oublie, on s'en souvient, et je crains bien que Koulikan...

DALAÏ.

Lui! l'auteur de tous mes maux; lui, qui l'époux d'une autre femme, osait m'offrir son cœur et brûler d'une flamme criminelle; je dois le haïr, je le hais... Nyndia, tu ne le connais pas... je t'en conjure, que ce nom-là ne sorte plus de ta bouche... qu'il soit banni de ta mémoire, comme il l'est de mon cœur... mon père veut me donner un époux, il désigne Baskir, le fils de son ami doit être preféré, et quand il le voudra, je serai prête à obéir.

SCENE VI.

Les Précédens, BASKIR.

BASKIR.

Belle Dalaï, je précéde ton père et le mien, ils vont arriver suivis de nos amis; mais avant que l'autel d'hyménée s'élève en ces lieux... je veux que tu me répètes toi-même que je suis l'époux de ton choix. Chez les peuples voisins, on prétend que l'intérêt ou l'orgueil font les mariages : ici, le cœur fait tout Parle, le tien est-il libre? l'amour ne se commande pas; tu connais nos lois : chez nous une femme doit suivre son mari au milieu des combats, l'aimer pendant sa vie, le venger après sa mort : te sens-tu la force de remplir ces devoirs, en un mot m'aimes-tu?

DALAÏ.

Je connais tes vertus, noble Baskir, j'estime ta valeur et ta franchise. Je l'ai dit à mon père, je te l'ai déjà dit à toi-même; un tel aveu doit te suffire.

BASKIR.

Non, ce langage me semble étranger. Est-ce ainsi que l'on s'exprime dans le palais de Koulikan, car je sais tout, je ais ques pour mon malheur, tu es née au sein de l'opulence, parmi les sujets de l'empereur de la Chine.

DALAÏ.

Ce n'est pas ton malheur, c'est le mien... Et quand à cet opulence dont tu parles, mon cœur l'a oubliée.

BASKIR.

Ainsi tu verras d'un œil content cet appareil rustique, cet autel de gazon qui doit recevoir nos sermens?

DALAÏ.

Oui, je préfère cet autel champêtre aux temples fastueux que l'orgueil a bâtis.

BASKIR.

Sais-tu que ces étrangers venus ce matin veulent voir cet hymen?

DALAÏ.

Ces étrangers, dis-tu? (*à part.*) Je ne sais quels pressentimens . . .

BASKIR.

Tu frémis?... que peux-tu craindre?

DALAI.

Ce n'est rien.

BASKIR.

Mais on vient... C'est le cortège nuptial.

SCENE VII.

Les Précédens, MOGUL, TUMKIN, des Jeunes Filles, couronnées de fleurs, *Marche*.

On place l'autel au milieu du Théâtre au pied de la montagne. Ballet.

TUMKIN, *à Dalaï.*

Viens accepter cet époux de la main de ton père.

(*Baskir et Dalaï mettent la main sur l'autel.*)

BASKIR.

Je jure à ma patrie, à mon père, ainsi qu'à nos dieux, d'aimer Dalai, de vivre, de combattre et de mourir pour elle.

DALAI, *à part.*

Dieux tous puissans! soutenez mon courage. (*haut.*) Je jure...

(*Ici Koulikan et Zamti paraissent sur la montagne.*)

KOULIKAN.

Ciel! Dalai!...

DALAI.

Koulikan!... Je me meurs.

BASRIR.

Quelle terreur subite s'est emparée de ses sens!... Compagnes de Dalai, secourez-la.

(*On emporte Dalai, et Baskir sort avec les femmes Tartares.*)

SCÈNE VIII.

Les Tartares, MOGUL, TUMKIN, KOULIKAN, ZAMTI.

KOULIKAN.

Tartares, demeurez tous.

MOGUL.

Et qui es-tu? toi, qui nous parles en maître, et dont la présence vient troubler nos jeux.

KOULIKAN, *avec hauteur.*

Qui t'as donné le droit de m'interroger? Tais-toi.

(*Tous les Tartares portent la main à leur sabre.*)

MOGUL.

Quelle arrogance !

ZAMTI, *bas à Koulikan.*

Vous allez vous perdre.

KOULIKAN.

Et toi, respectable vieillard, me reconnais-tu ?

TUMKIN.

Et qui pourait te méconnaître à ton orgueil et surtout à ton audace inouie. Tu sais bien si j'ai sujet de te haïr. . . et bien, tel est l'excès de ta témérité, que dans ce moment même je frémis pour toi. . . Que viens-tu chercher dans ces lieux ? n'es-tu pas content des maux que tu m'as faits. Ton roi m'avait proscrit, et tu viens demander ma tête. . . Malheureux ! tremble plutôt pour la tienne. . . (*avec intention.*) Tu es chez un peuple implacable dans sa haine ; fuis de ces climats redoutables : je ne veux. . je n'attends rien de toi. . . sauve tes jours. . . fuis, c'est le dernier service que je te demande.

MOGUL.

Quel est donc cet insolent étranger ?.. Il était, dis-tu, au rang de tes persécuteurs !... si c'était celui que je soupçonne. . . qu'il tremble !... Dis un mot, et sa tête va tomber à mes pieds.

KOULIKAN.

Tu pourrais me donner la mort ; mais me faire trembler, cela n'est pas en ton pouvoir.

TOUS LES TARTARES.

Ton nom ?

KOULIKAN.

Eh bien, s'il faut vous le dire. . . vous voyez en moi. . .

TUMKIN, *l'interrompant.*

Le premier Ministre de Koulikan ! . dois-tu donc en être si fier ?

KOULIKAN, *à part.*

J'allais me trahir.

MOGUL.

Le Ministre de Koulikan chez les Tartares !

KOULIKAN.

La justice m'y conduit... Nessir, un roi t'a dépouillé de tes biens. . . t'a proscrit : Tartares, ce roi n'est plus ; et le premier devoir de son fils, de son successeur, de Koulikan, est de réparer ses torts et de rendre justice à l'innocence. Vas, m'a-t-il dit, vas trouver Nessir, et dis-lui :

« J'ai accablé ta vieillesse, jai offensé ton honneur ; ma faute » fut grande ; quoique bien excusable, je veux l'effacer. . . . . » viens partager mes trésors, ma puissance ; viens m'aider à » supporter le poids de ma couronne ; m'apprendre à régner, je » me croirai le plus heureux des rois, si Nessir me pardonne. »

Et quoi ? tu restes inflexible. Songes-y cependant ! aucun monarque avant lui, n'a du haut de son trône envoyé supplier un ennemi ; entends sa voix qui te parle par la mienne ; entends la voix de la patrie, cèdes aux prières de ton roi.

MOGUL.

Ce trait-là me raccommode avec votre Koulikan.

TUMKIN.

Tu ne m'as pas séduit; si le repentir seul avait engagé Koulikan a cette démarche, malgré tous mes affronts, je lui aurais pardonné ; mais je vois quel motif le guide, et je sais que ce n'est pas moi qu'il vient chercher en ces lieux. Retourne donc vers ton maître, et dis lui : « Trop fier pour vivre dans la cour » où il fût offensé, Nessir veut mourir libre parmi le peuple » généreux qui l'à adopté,...adieu.... je me tais ; remercie-moi de n'en pas dire davantage. (*A Mogul.*) Et nous, allons rejoindre nos enfans.

(*Mogul, Tumkin et les Tartares sortent.*)

SCENE IX.

KOULIKAN, ZAMTI.

KOULIKAN.

L'ai-je bien entendu ?... ses enfans !... il va les unir. Je me serai donc envain humilié !... non : ce fatal hymin ne s'achèvera pas.

KAMTI.

Prince, songez que vous êtes au milieu de nos ennemis; que d'un instant à l'autre ils peuvent rompre une trêve que la crainte leur a fait demander, et que la prudence vous défend....

KOULIKAN.

Et si j'eusse été prudent, serais-je parmi les Tartares... je ne raisonne plus, le désespoir seul me guide !... J'ai retrouvé Dalaï! Dalaï est là, je la verrai.... je lui parlerai, et si je ne puis la fléchir, je veux mourir à ses pieds, d'amour et de fureur.

ZAMTI.

Mais écoutez du moins...

KOULIKAN.

Je n'écoute qu'elle !

ZAMTI.

Attendez...

KOULIKAN.

Que j'attende... Et qu'un indigne rival m'enlève le bien le plus cher à mon cœur... Un vil Tartare oserait aspirer à sa main !... ah ! cet honneur lui coûtera cher.

ZAMTI.

Pensez-vous être encore au sein de votre cour ? là, vous parlez en maître ; mais ici, entourés d'ennemis féroces, suivis seulement de quelques amis.... vous péririez...

KOULIKAN.

Eh bien ! je périrai... As-tu vu son trouble quand j'ai parut, ah ! sans doute, elle m'aime encore... non... non.... ma pré-

sence plutôt lui a rappellé tous mes crimes ; elle pense comme son père... je lui fais horreur... Mais qu'entends-je ; où vont ces soldats ?

(*Baskir passe sur la montagne, à la tête d'une troupe de guerriers.*)

ZAMTI.

Ils vont sans doute célébrer des jeux pour le mariage de Baskir.

KOULIKAN.

Si je me rappelle bien la coutume de ces peuples, la jeune épousée est seule dans la tente de l'hymen ; ce n'est que le soir que l'époux a le droit d'y pénétrer. Jusques-là aucun homme, pas même lui, ne peut, sous peine de mort, entrer dans cette tente... Eh bien ! moi .. j'irai.

ZAMTI.

Mais c'est courir à une mort certaine.

KOULIKAN.

Qu'importe, pourvu que je la voye... Ah ! pour Koulikan un moment de souffrance auprès de Dalai, vaut mieux qu'un siècle de bonheur loin d'elle, partons.

(*Ils sortent et les Tartares défilent dans le fond.*)

TABLEAU.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une tente tartare ; à gauche du spectateur, la tente de Dalaï.

SCENE PREMIERE.

KOULIKAN, *seul, entrant d'un air égaré.*

Personne, je crois, ne m'a vu. (*Montrant la tente à gauche.*) C'est là qu'elle respire !.. peut-être y vit-elle heureuse... satisfaite... (*Avec douleur.*) Et moi !.. entrons... mais au moment d'exécuter mon dessein, ma main tremble, mon cœur est agité... O Dalaï ! tu confonds toutes mes idées, toutes mes résolutions... que vais-je faire ? l'outrager encore... la déshonorer, et pour prix de mon audace, essuyer ses mépris... moi ! Koulikan ! méprisé !.. Et Baskir... aimé,.. adoré... J'entends du bruit..

je suis seul, loin de mes guerriers ; si l'on me trouve en ces lieux, c'est fait de moi ; le bruit redouble... Dieu tout puissant ! encore un instant... un seul instant... que je la voie, et je consens à mourir... Je n'entends plus rien... allons. (*Il va pour ouvrir les rideaux de la tente.*)

SCENE II.

KOULIKAN, DALAI.

DALAÏ *se présentant devant Koulikan, au moment où il va entrer.*

Arrête, téméraire !.. ne profâne pas cette enceinte, et cesse de me persécuter !

KOULIKAN.

Ecoute un moment !

DALAÏ.

Je ne le puis... Si un seul Tartare t'apperçoit, je suis déshonorée, et ta perte est certaine.

KOULIKAN.

Reste, ou je vais les appeller moi-même.

DALAÏ.

Eh bien ! que me diras-tu ?

KOULIKAN.

Que toi seule m'as fait abandonner et ma cour et mes sujets ; qu'épris de tes vertus, honteux de mes crimes, désespéré, soumis, je t'idolâtre autant que je m'abhorre... ah ! ne détourne point tes regards, prends pitié d'un malheureux ; ce n'est plus ton maître, c'est ton amant qui te supplie... Le trône, la couronne, ne sont plus rien pour lui, il faut qu'il règne avec toi ou qu'il meure à tes pieds... tu sais sans doute que mon fatal hymen est rompu ? que je suis libre, et que l'empire est à moi... non, pardonne, Dalaï... l'empire est à toi ! mes sujets sont à tes genoux, puisqu'ils sont aux miens !.. tu vois mon repentir et tu restes insensible ; l'air de ces climats t'aurait-il donc rendu farouche !... Image de nos Dieux, imite leur clémence, et que ta bouche pardonne !

DALAÏ.

Tu oublies, Koulikan, et ce que tu étais et ce que je suis... Si jadis je ne pouvais t'écouter sans crime, il en est encore de même aujourd'hui... tu étais marié, je vais l'être ; prends pitié de mon sort et respecte mon époux !

KOULIKAN.

Un Tartare !

DALAÏ.

Pourquoi mépriser un homme qui te surpasse en vertu ?

KOULIKAN.

Eh ! qui en aurait eu plus que moi si j'avais pu te plaire...

Ton amant serait devenu le premier des hommes; il aurait tout fait pour Dalaï et pour la gloire... parle, mon sort dépend de toi !.. l'amour me rendit coupable; l'amour peut me rendre à la vertu !

DALAÏ.

Ah ! que n'avais-tu autrefois ces nobles sentimens!

KOULIKAN.

Il en est tems encore; le trône t'appelle, viens régner !

DALAÏ.

Non; sois heureux loin de Dalaï.

KOULIKAN.

Je ne puis l'être sans toi !

DALAÏ.

Ne songe plus qu'à ta gloire.

KOULIKAN.

Elle était de t'adorer.

DALAÏ.

Oublions et mes malheurs et ta fatale tendresse.

KOULIKAN.

Ainsi donc tu me hais !

DALAÏ.

Pourquoi m'y as-tu forcée! n'es-tu pas la cause de cet odieux hymen?

KOULIKAN.

Qu'entends-je ?

DALAÏ.

N'est-ce pas toi qui m'as forcée à m'ensevelir dans ces horribles contrées.

KOULIKAN.

Je viens pour t'en arracher.

DALAÏ.

Non, rien ne rompra mes fers ! c'est moi-même qui me les suis donnés.

KOULIKAN.

Ce mariage n'est pas encore formé.

DALAÏ.

J'en ai fait le serment au ciel.

KOULIKAN.

Le ciel ne peut le recevoir, et c'est pour le rompre qu'il m'a conduit en ces lieux! envain tu veux me le cacher, ce feu qui dévore mon âme a pénétré la tienne.... oui, tu m'aimes ?

DALAI.

Quand il serait vrai... tu ne le saurais jamais.

KOULIKAN.

Grands Dieux ! quel est ce bruit?... serait-ce les Tartares ?

DALAI.

C'est mon père !

SCENE III.

Les Précédens, TUMKIN.

KOULIKAN.

Ah ! sans doute, tu viens pour me perdre.

TUMKIN.

Non, je viens pour te sauver ; tu cherchais de nouveau à m'outrager, à déshonorer mes jours... et moi je veux protéger les tiens ; je me suis rappellé que tu avais été mon souverain, mon ami ; j'oublie tes torts, c'est faire mon devoir.

KOULIKAN.

Ainsi tu me refuse tout.

TUMKIN.

Eloigne-toi, Dalai. (*Dalaï rentre dans la tente*) Koulikan, calme tes sens. Baskir a conçu des soupçons sur les motifs qui t'aménaient dans ce pays sauvage. Plusieurs émissaires, que son inquiète jalousie avait apostés près de ces lieux, tont vu diriger tes pas vers cette tente, et ils courent l'avertir ! tout étranger qui viole l'asyle respecté des femmes, est puni de mort... seul je puis te sauver de ce péril, mais c'est à condition que tu renonceras à Dalai ; que tu fuiras à jamais ces lieux... choisis ?

KOULIKAN.

Mon choix est fait... je reste.

TUMKIN

Songe que la mort la plus cruelle...

KOULIKAN

Je la brave ; la vie m'est insupportable.

TUMKIN

Promets-moi au moins...

KOULICAN

Je ne promets rien... rien que d'aimer toujours Dalaï, et si tu sauves mes jours je promets de les employer à l'arracher de ces déserts, à l'enlever à ce Tartare que tu lui destine pour époux, voilà mes sermens... Ma vie est entre tes mains, fais à présent ce que tu voudras.

SCENE IV.

Les Précédens, BASKIR, Tartares.

EASKIR

Audacieux étranger, sais-tu le sort que l'on réserve à ceux qui bravent nos lois ? sais-tu qu'en franchissant cette enceinte, tu as mérité la mort ; réponds ?

KOULIKAN, *montrant Tumkin.*

Parle à ce vieillard... s'il trouve qu'en effet je l'ai méritée... je la subirai sans crainte et sans murmure... je m'en rapporte à lui.

TUMKIN, *à part.*

Il faut donc céder à cet indomptable caractère. (*haut.*) Rassure-toi, Baskir, c'est moi qui l'ai conduit dans ces lieux.

BASKIR.

Toi, mon père ?

TUMKIN

Moi-même. J'ai voulu faire voir à cet étranger nos richesses sauvages! j'ai voulu lui montrer le calme et le bonheur que l'on goute dans ces modestes habitations; on t'a appris d'ailleurs les nœuds qui nous unissaient anciennement. Je l'ai connu à la cour des Rois, et c'est parce qu'il a cherché à me nuire, que je cherche aujourd'hui à lui rendre tous les services qui sont en mon pouvoir. (*avec intention.*) j'espère qu'il sera reconnaissant de ce que je fais pour lui... c'est beaucoup trop, peut-être, mais je le crois généreux... et pour prix de mes bontés, je ne lui demande qu'une grâce... c'est qu'il parte de ces lieux sans haîne, sans colère contre moi et sans désir de m'offenser désormais.

KOULIKAN

Tu verras si je sais reconnaître tes bienfaits. Baskir, peux-tu m'accorder un entretien particulier... ici meme?

TUMKIN, *à part.*

Grand dieu! quel est son dessein ?

BASKIR

Et pourquoi crains-tu de parler devant ce respectable vieillard.

KOULIKAN

Je le veux ainsi... n'oserais-tu te trouver seul avec moi?

BASKIR

Tu vas le voir. (*aux Tartares.*) Retirez-vous.

SCENE V.

KOULIKAN, BASKIR.

KOULIKAN

Habitant des déserts, sais-tu qui je suis?

BASKIR

On dit que tu es le premier ministre du grand Koulikan, que l'or et l'argent ornent ton palais somptueux, que le mombre de tes esclaves surpasse le nombre de nos Tartares.. que m'importe? ton maître peut être fier de ses richesses, il ne les doit qu'à sa valeur, mais toi...

KOULIKAN

Tu te trompes, je ne reconnais pas de souverain.. le ciel m'a fait naître pour commander et non pour obéir.

BASKIR

Que dis-tu ?

KOULIKAN

Que tu vois enmoi l'empereur de la Chine, Koulikan !... oui, c'est Koulikan lui-même qui veut mériter ton amitié. Viens à ma cour, viens partager mes bienfaits. Abandonne ces indignes contrées et songe que le dernier de mes soldats est plus grand et plus riche que tu ne peux jamais espérer de l'être dans ces climats, où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

BASKIR

Magnanime empereur ! tu espère envain me séduire : qui sait borner ses désirs est toujours assez riche.

KOULIKAN

Si l'or ne peut rien sur toi, la gloire au moins doit flatter tes vœux.

BASKIR

J'avoue qu'elle a des charmes pour moi.

KOULICAN

Eh bien, la gloire t'attend dans mes armées ; elle habite sous mes drapaux. Viens commander sous mes ordres à des soldats intrépides.

BASKIR

Qui, moi ?... je vole aux combats, mais c'est pour défendre nos foyers. Je sais verser mon sang, mais c'est pour la patrie et non pour un prince étranger.

KOULIKAN

Quoi ! ni les dignités, ni l'intérêt ne peuvent rien sur ton âme ! tu refuses de vivre sous mes loix.

BASKIR

Je n'en veux reconnaître d'autres que celles de l'honneur et de la justice.

KOULIKAN

Puisque tu te glorifie d'être juste, tu ne peux retenir un bien qui ne t'appartient pas.

BASKIR

Que veux-tu dire ?

KOULIKAN

Rends-moi un trésor que tu viens de me ravir... un bien qui est à moi, que personne n'a le droit de m'enlever ; en un mot, rends-moi Dalai.

BASKIR

Dalai ! . . . elle a cessé d'être au nombre de tes sujets en venant chez un peuple libre ; tu l'as repoussé de tes états . . . elle ne t'appartient plus.

KOULIKAN.

Son amour du moins m'appartient encore. Seul je veux l'aimer, la servir ; son cœur m'était donné avant qu'elle te connut. Dalai est à moi, il faut la rendre.

BASKIR.

Imprudent étranger, ton discours excite ma pitié plus encore que ma colère C'est Dalai elle-même, c'est sa libre volonté qui m'a choisi pour époux, et elle a choisi celui qu'elle aimait. Tu n'as rien à exiger d'elle. Eloigne-toi... je tairai ton nom et ton secret... mais cesse de troubler le séjour de la paix et de l'innocence, cesse d'insulter des hommes qui ne t'ont pas offensé... Tu n'es pas prince ici!

KOULIKAN.

Il ne tiendrait qu'à moi de te prouver que je le suis en tous lieux. Je n'aurais qu'à dire un mot, et déjà mes soldats auraient puni ton audace. Mais je veux bien descendre jusqu'à toi... Je dépose ma dignité... ce glaive me suffit... tu m'entends?

BASKIR.

Quoi! nous t'avons reçu dans ma patrie; je t'ai présenté cette main en signe d'hospitalité, et tu veux me forcer à la tremper dans ton sang.

KOULIKAN.

Viens, te dis-je, ou recevoir ou me donner la mort. Je t'attends; et si tu n'es pas un lâche, tu ne recevras la main de Dalai qu'après me l'avoir disputée.

BASKIR.

C'en est trop... suis-moi!

KOULIKAN.

Je te fais cet honneur. *(Il sort.)*

SCENE VI.

MOGUL, TUMKIN, Chœurs de Jeunes Filles, *portant des guirlandes de fleurs.*

Les rideaux du fond qui fermaient la tente s'ouvrent et laisent voir, dans le fond le camp des Tartares.

MOGUL, *arrêtant Baskir.*

Où vas-tu, mon fils, le festin nuptial t'attend... Les jeunes campagnes de Dalai viennent avec ces guirlandes pour t'y conduire.

BASKIR.

Pardonnez, mon père, mais dans cet instant...

TUMKIN.

Viens recevoir ton épouse des mains de son père.

BASKIR.

Je ne le puis.

MOGUL.

Comment?...

TUMKIN.

Où vas-tu? reste avec nous.

BASKIR.

Il faut que je sorte... Laissez-moi. *(Il sort.)*

SCENE VII.

Les Précédens, excepté BASKIR.

TUMKIN.

Pourquoi donc veut-il différer ? Quel dessein l'agite ?

MOGUL.

Je ne sais d'où viennent ces noirs pressentimens... n'as-tu pas vu comme ses yeux étaient enflâmés de colère ?

TUMKIN.

Qui aurait pu l'irriter ?

MOGUL.

Peut-être n'est-ce qu'une illusion ; mais j'ai cru voir que quelques grands desseins l'occupaient ! l'aurait-on offensé ? cet étranger aurait-il osé s'attaquer à Baskir ?

TUMKIN.

Tu me fais trembler ! (*à part.*) Koulikan est capable de tout.

MOGUL.

Viens, courons après lui... (*à un Tartare.*) Tartare, cours rassembler tous nos braves combattans.

SCÈNE VIII.

Les Précédens, KOULIKAN, *l'épée à la main*, ZAMTI, Chinois.

KOULIKAN.

Aux armes ! aux armes, compagnons !... elle est dans ces lieux. Brave Mogul et toi Tumkin, il faut me suivre.

MOGUL.

Moi, te suivre ?

TUMKIN.

Jamais... Arrête, malheureux !... quel nouveau forfait viens-tu commettre ?

KOULIKAN.

Il ne tient qu'à vous de m'en épargner... Rendez-moi Dalai ; à ce prix je vous offre amitié et protection, au nom même de l'empereur de la Chine.

MOGUL.

C'est les armes à la main que tu nous offre la paix. Nous méprisons également tes menaces et ton amitié... Porte cette réponse à ton maître.

KOULIKAN.

Eh bien, vous m'y forcez !... amis, qu'on enlève Dalai de cette tente.

TUMKIN.

Comment, barbare ! au mépris de nos lois ?

KOULIKAN.

Vieillard inflexible! c'est toi qui l'as voulu.

MOGUL.

Vas, lâche ravisseur! mon fils saura venger un tel affront; c'est sans doute dans ce dessein qu'il nous quittait.

KOULIKAN.

Ton fils, malheureux!

MOGUL.

Oui, lui-même.

KOULIKAN.

Il m'en coûte d'affliger le cœur d'un père... ton fils, sans doute, méritait un meilleur sort... J'ai fait ce que l'honneur me prescrivait; j'ai fait ce que j''ai pû pour le sauver de sa propre furie... mais son destin l'a emporté...

MOGUL.

Barbare! que dis-tu?

KOULIKAN, *à ses soldats.*

Qu'on lui ferme ce passage! qu'on épargne à ce malheureux père le spectale de son fils mourant.

Les Chinois enlèvent Dalaï dans le fond : il ne reste plus que deux ou trois soldats près de Koulikan.

KOULIKAN, *à Tumkin.*

Tu le vois, ta fille est en mon pouvoir. A l'instant il faut quitter ces lieux et me suivre.

Un corps de Tartare passe rapidement dans le fond, à la poursuite de Dalaï.

MOGUL.

Non, ami, il faut y rester et vaincre... Entends-tu les clairons, les cris des combattans... Nos Tartares sont armés; ils ont pour eux leur nombre, leur valeur, et la justice de leur cause!

KOULIKAN.

Je les brave tous!... amis, suivez-moi et protégeons la retraite de Dalai.

Au moment où il va pour sortir les Tartares en foule arrivent sur la montagne et lui coupent le chemin.

UN TARTARE.

Bas les armes, ou tu es mort!

(*Tous les Tartares le visent avec leurs flèches.*)

KOULIKAN.

Du moins je ne mourrai pas seul.

Il entraîne Mogul avec lui de manière à se couvrir de son corps. Les Tartares étonnés restent immobiles.

Koulikan et les siens disparaissent. Les Tartares jettent leurs flèches et courent après lui le sabre à la main. On voit dans le lointain les Chinois en désordre qui reviennent sur leurs pas, poursuivis par les Tartares. Combat général sur le devant de la scène.

On voit reparaître Koulikan dans le fond; il est seul. Il entraine Dalaï. Il est poursuivi par un corps de Tartare. Il va pour sort[illegible] lorsque Mogul arrive de l'autre côté à la tête des siens. Koulikan est entouré, cerné de toutes parts. On lui ôte Dalaï. Il est désarmé, chargé de chaînes. Tableau.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une caverne ouverte par le fond. On aperçoit une montagne de rochers derrière la campagne ; à droite et à gauche l'entree d'un autre souterrain.

SCENE PREMIÈRE.

MOGUL, Tartares.

Au lever de la toile des Tartares sont occupés à élever un bûcher. Devant le bûcher est un autel. On apporte l'arc et le carquois de Baskir.

MOGUL.

Amis, hâtez-vous, que le bucher s'élève. C'est dans cette caverne que sera immolé le meurtrier de mon malheureux fils... O, Baskir !... O mon unique bien !... toi, l'orgueil de ton père ; l'espoir de la tribu ; tu es tombé à la fleur de tes ans ; tu ne nous guideras plus dans les combats, et ton fidèle coursier ne bondira plus à ta voix : pleurez le plus brave de vos frères, que son arc, son carquois, soient attachés à ces rochers... bientôt l'heure de la vengeance va sonner...

SCENE II.

Les Précédens, TUMKIN.

TUMKIN.

Mogul !... il en coûte à ton ami de déchirer ton cœur paternel... c'est envain que nous avons cherché les restes de ton malheureux fils... tous nos efforts ont été superflus... sans doute les flâmes les auront dévorés et nous n'aurons même pas la triste consolation de lui rendre les honneurs de la sépulture.

MOGUL.

Eh! pourquoi ne concevrions-nous pas plutôt l'espérance qu'il a échappé au fer de son meurtrier.

TUMKIN.

Un instant nous l'avons cru... Un de nos Tartares, prétendait

avoir vu Baskir faible, sanglant et dirigeant ses pas vers cette caverne... mais partout nous avons cherché, partout nous l'avons appellé ! l'echo seul de la montagne a répondu à notre voix... D'ailleurs son meurtrier avoue hautement qu'il lui a donné la or.

MOGUL.

Il ne triomphera pas long-tems; nos lois seront exécutées.

TUMKIN, *à part.*

Je frémis ! quoi ! ces loix barbares...

MOGUL.

Elles seront trop douces pour un aussi grand coupable.

TUMKIN.

Eh quoi ! pour satisfaire les mânes de ton fils, tu vas exposer tes frères. Koulikan vengera la mort de son ministre. Les Chinois vont inonder ces campagnes. Ceux même qui ont échappé à vos coups sont encore à craindre : retranchés dans le petit bois qui est à la gauche du camp, ils nous menacent et peuvent nous faire payer cher la mort de leur chef.

MOGUL.

Quoi! c'est toi qui défend not persécuteurs et les tiens ?

TUMKIN.

Oui, malgré leurs torts, je n'oublie pas qu'ils sout mes compatriotes.

MOGUL.

Ils ne le sont plus... En formant alliance avec ma famille, tu es devenu Tartare... Mais voici ta fille. C'est à moi de lui apprendre les devoirs qui lui restent à remplir.

SCENE III.

Les Précédens, DALAI.

MOGUL.

Ma fille, voici le même autel qui fut couronné de fleurs ce matin et que tu vois couvert d'un voile sinistre ! As-tu chéri mon fils ?

DALAI.

Mon amitié pour toi, mon respect pour mon père, mon dévoir enfin, tout m'avait rendu cher ce fils dont nous pleurons ici la perte.

MOGUL.

Ecoute donc ce que veut parmi nous un usage antique et révéré. Toute femme doit sur l'autel de l'yménée et armée du glaive qui punit les homicides, sacrifier de sa propre main le meurtrier de son époux.

DALAI.

Qui?... moi, sacrifier ?...

MOGUL.

Cet étranger. , ce ministre de Koulikan.

DALAI.

Lui... ô ciel!

MOGUL.

Dalai, tu ne saurais refuser, le sang d'un époux demande cette vengeance.

DALAI.

Peuple Tartare! de quel horrible emp'oi voulez-vous me charger. Quoi, j'irais tremper mes mains dans le sang d'un de mes concitoyens!... ah sans doute le désir d'être juste doit l'emporter dans votre cœur, sur le désir de la vengeance... Parlez?

MOGUL.

Si tu n'oses frapper... tremble!

DALAI

Eh bien!... si je refuse...

MOGUL.

Cet indigne étranger n'en périra pas moins dans les tourmens les plus affreux, et toi tu vivras parmi nous sans respect et sans honneur... Tout le monde attend cette grande victime.

TUMKIN.

Infortunée Dalai! que vas-tu faire?

DALAI.

Je l'accepte... Allez, qu'on me laisse seule jusqu'au moment du sacrifice.

(Tout le monde sort excepté Tumkin.)

SCENE IV.

DALAI, TUMKIN.

TUMKIN.

O ciel! que vas-tu faire?... c'est Koulikan!... c'est ton prince!

DALAI, *froidement.*

Je le sais : mais j'ai donné ma parole... allez trouver ces barbares.,. tâchez au moins qu'ils rendent la liberté à nos compatriotes, faits prisonniers, qu'ils les laissent retourner dans nos climats. Allez.

TUMKIN.

Et toi, quel est ton dessein?

DALAI.

Je tiendrai ma parole. (*Tumkin sort.*)

SCENE V.

DALAI, NYNDIA.

NYNDIA.

Chère Dalai, grands Dieux! quel jour fatal! quel hyménée.

DALAI.

Ce n'est rien... Les Tartares nous destinent un spectacle encore plus affreux.

NYNDIA.

Serait-il vrai ?.. le bruit se répand dans le camp que vous devez immoler cet étranger, le meurtrier de Baskir.

DALAI, *froidement.*

Oui... et sais-tu quel est cet étranger ? sais-tu que c'est Koulikan ?

NYNDIA.

Grands Dieux !.. et vous pourrez, pour complaire à ces barbares... immoler l'homme que vous avez aimé ?

DALAI, *froidement.*

Il le faut... mais son sang ne coulera pas seul en ce jour.

NYNDIA, *vivement.*

Achevez... que voulez-vous dire ?

DALAI.

Adieu, ma Nyndia... adieu, pour jamais... En prononçant l'arrêt de Koulikan, ils ont aussi prononcé le mien, quelque soit son sort, je le partagerai !

NYNDIA.

Juste ciel ! quel horrible dessein !

DALAI, *avec explosion.*

Il n'est plus tems de feindre, et il faut te l'avouer à ma honte... Je n'ai jamais cessé d'aimer Koulikan.. je l'adorais avant de le revoir... et quand je donnais ma main à Baskir, mon cœur était plein de son image. Si Koulikan vient dans ces lieux, s'il abandonne ses états, s'il expose sa vie, c'est pour moi !.. c'est pour moi seule ! il vient plein d'amour et d'espérance; pour prix d'un seul de mes regards il m'offre son trône, sa couronne; il met tout à mes pieds... et lorsque moi-même je voudrais mettre l'univers aux siens, il faut que ma main criminelle lui donne la mort !.. Et tu crois, Nyndia, que je pourrais lui survivre !... non; ce fer ne sortira de son sein que pour se plonger dans le mien. L'amour nous avait joints !.. la mort nous réunira !

NYNDIA.

Ah ! périsse plutôt jusqu'au dernier des Tartares .. Mais pourquoi renoncer à toute espérance ? le ciel ne nous a point encore abandonnées, et si vous voulez perdre la vie, perdez-la du moins en cherchant à sauver Koulikan. Envain les Tartares jouissent d'avance du plaisir de se baigner dans son sang, nous pouvons encore leur arracher leur victime !

DALAI.

Que dis-tu ?

NYNDIA.

Je conçois un projet qui peut réussir... il est dangereux .. mais n'importe !.. il n'expose que moi. Vous savez qu'il y a un secret souterrain qui conduit à cette caverne; l'entrée en est masquée par des rochers, et n'est connue que des habitans du pays .. Elle donne dans le petit bois qui est à la gauche du

camp, et dans lequel on prétend que le brave Zamti et les soldats de Koulikan en désordre, se sont retirés et retranchés; par là ils peuvent venir à notre secours, et s'ils découvrent cette issue, Koulikan n'est pas encore perdu.

DALAI.

Et qui leur découvrira ?

NYNDIA.

Moi-même. Tous vos pas sont observés; la moindre démarche éveillerait les soupçons; et l'on ne se méfiera pas de moi; je n'ai qu'une crainte, c'est que les portes du camp ne soient gardées, et qu'on ne laisse sortir personne.

DALAI.

Grands Dieux!

NYNDIA.

Je ferai tout pour attendrir ces soldats farouches, et s'il le faut, j'exposerai ma vie pour vous servir.. je vole et reviens, si rien n'arrête mes pas, dans un quart-d'heure je puis être de retour. (*Elle va pour sortir.*) Vous savez qu'il existe à la porte de cette caverne, un instrument féroce, signal de guerre chez ces peuples barbares? si je réussis, deux coups vous anuonceront que notre délivrance approche, et alors, sous un prétexte quelconque vous retarderez le fatal sacrifice, jusqu'à l'arrivée de Zamti; si au contraire, tous mes efforts sont superflus, si je ne puis parvenir jusqu'à lui, je frapperai trois fois, et alors....

DALAI.

Je t'entends... je n'aurai plus qu'à mourir; pars à l'instant, quoiqu'il arrive je suis résignée à mon sort.

SCENE VI.

DALAI, TUMKIN.

DALAI.

Eh bien! mon père?

TUMKIN.

Hélas! envain j'ai voulu défendre Koulikan, ces hordes sauvages ne connaissent pas de plaisir plus doux, que celui de la vengeance; qu'il périsse!.. se sont-ils tous écriés... Tout ce que j'ai pû obtenir, c'est que nos compatriotes, qui sont tombés entre leurs mains, ne soient pas égorgés, et que ceux qui se sont retranchés dans le bois, aient la liberté de retourner dans leur pays, sans être inquietés pendant leur retraite.

DALAI.

Eh qui m'assurera qu'ils seront fidèles à cette promesse?

TUMKIN.

Rien ne les engageait à faire ce serment, s'ils n'avaient pas eu l'intention de le tenir.

DALAI.

Je vous remercie, mon père; c'est tout ce que je voulais... nos compatriotes seront sauvés.

TUMKIN.

Et Koulikan ?..

DALAI.

Il n'y a plus d'espoir... vous l'entendez ?.. son heure a sonné.

SCENE VII.

Les Précédens, MOGUL, TARTARES, filles Tartares, couvertes d'un voile noir.

(*Marche funèbre ; on dépose un poignard sur l'autel.*)

MOGUL.

Dalai, ton époux demande vengeance ; et le sang de son meurtrier peut seul satisfaire ses mânes irritees! es-tu prête à tenir ta promesse ?

DALAI.

Quand tu voudras j'obéirai... Mais pourquoi tant de monde dans ces lieux ! quel empressement ont-ils de voir couler le sang d'un malheureux! cette fatale céremonie ne devait avoir pour témoins que les parens et les amis de celui que vous nommez mon époux.

MOGUL.

Pour aimer mon fils, il suffisait de le conna'tre; et tous ceux que tu vois ici sont ses amis : c'est en leur présence que le sacrifice doit se consommer. Baskir est tombé par le glaive... c'est par le glaive qu'il doit étre vengé. Songe à tes sermens ; il est tems de les accomplir.

DALAI, *à part.*

Grands dieux! je n'entends pas le signal !

MOGUL.

Qu'on allume le bûcher.

(*On commence à l'allumer.*)

DALAÏ

Arrête !... Avant d'exécuter mes sermens, je désire entendre les tiens... tu as promis de rendre la liberté à tous mes compatriotes.

MOGUL

Et je le jure encore : je le jure sur cet autel sacré... à la lueur de ces flammes ; en présence de mes compagnons d'armes ; j'en jure par l'honneur et par mon fils.

LES TARTARES

Nous le jurons tous.

MOGUL

Le sang du meurtrier doit suffire à ma vengeance. Qu'exiges-tu encore!

DALAÏ

Rien (*à part.*) mon sang se glace dans mes veines.

MOGUL

Qu'on amène devant nous cet étranger.

Un son de musique roque et barbare. On amène Koulikan, enchaîné.

Qu'on traîne à l'autel l'assassin de mon fils.

KOULIKAN

Son assassin?... dis son vainqueur? j'appelle un assassin celui qui frappe un ennemi désarmé et sans défense... Ton fils est tombé au champ d'honneur; il est mort en homme courageux et tu le venges en lâche.

MOGUL

Tu oses encore me braver au moment ou ta mort s'apprête.

KOULIKAN

Plus d'une fois je l'ai vue d'aussi près et sans pâlir... (*avec ironie.*) Viens donc, brave Tartare; viens m'arracher la vie... Je suis sang glaive... Mais, non, tu n'as même pas le courage d'immoler ta victime. Tu emprunte le bras d'une femme: tu craindrais que le tien ne vint à tembler. Frappe donc, Dalaï! frappe ce cœur qui n'a jamais cessé de t'adorer!... on y verra ton nom; de tout tems il y fût gravé, je meurs, et par tes coups tous mes vœux sont exaucés; la vie m'eut été trop insuportable, s'il eût fallu la passer sans toi... frappe, te dis-je; délivre-moi de l'horreur de voir ces Tartare... mais tremblez des calamités que ma mort va appeller dans votre pays.

On entend un coup de tam-tam long et prolongé. Etonnement général et silence.

DALAI

Juste ciel, je te remercie, il est sauvé.

Second coup. Dalaï témoigne sa joie.

Troisième coup.... Elle pousse un cri et tombe à moitié évanouie su l'autel.

KOULIKAN, *à Dalaï.*

Pourquoi tremble-tu? c'est sans doute le signal de ma mort.

DALAÏ, *égarée et se levant.*

Non, ou ce sera aussi celui de la mienne... Tartares, s'il vous faut une victime, me voici. Prenez mon sang; mais épargnez celui du héros que j'aime.. c'est pour lui que je m'humilie... Grâce; grace... je vous le demande à genoux.

KOULIKAN.

Insensée! que fais-tu? Toi! t'abaisser à le supplier...! crois-tu que Koulikan consente à recevoir sá grace des mains d'un vil tartare.

TOUS LES TARTARES, *tirant leur sabre.*

Koulikan!

DALAI.

Malheureux!... il s'est perdu!

KOULIKAN, *à Mogul.*

Moi-même... Tu aurais dû me reconnaître au mépris que j'avais pour toi. L'empereur de la Chine pourrait-il craindre des sujets rébelles, que tant de fois il a vu fuir devant ses drapeaux.

MOGUL, *en fureur.*

Eh bien! tu vas tomber sous les coups de ceux que tu méprise tant.

(Il tire son sabre pour frapper Koulikan. Dalaï se met devant lui. Tous les tartares les menacent le sabre levés.)

SCENE VIII.

Les Précédens, BASKIR.

BASKIR.

Arrêtez!... suspendez vos coups.

MOGUL.

Que vois-je? mon fils!

BASKIR.

Oui! le ciel l'a rendu à votre tendresse.

MOGUL.

Et comment m'est-il rendu? faible, sanglant... à peine échappé à la mort. Ah! ces fatals étrangers ont causé tous nos malheurs! ils payeront de leur sang leur funeste attentat.

BASKIR, *à part.*

O ciel!

MOGUL.

Sais-tu que ton meurtrier n'est autre que le farouche Koulikan? Les dieux ont fait tomber entre nos mains notre plus cruel ennemi, et nous ne devons pas l'épargner. Il est venu sous la foi d'un traité, je veux le croire; mais il en a violé les lois. Et, peu content de vouloir m'ôter la vie, de te ravir l'amour et le cœur de Dalai... il a osé pénétrer dans sa tente.

BASKIR.

Je le sais... aussi je ne renonce pas à la vengeance; mais je n'ai pas besoin de votre secours pour l'exercer. Seul j'ai été offensé, seul je prétends les punir... Tartares, je demande que ces deux victimes me soient livrées; que seul je dispose de leurs jours et qu'on se soumette à ce que j'ordonnerai de leur sort.

MOGUL.

O mon fils! ta vengeance est légitime... Tu demandes à l'exercer seul, je te le promets. (*Se retournant vers les tartares.*) Nous le jurons tous.

BASKIR.

Koulikan, Dalai, vous êtes libres!

MOGUL.

Quoi! mon fils! tu voud[illegible]is?...

BASKIR.

Vous l'avez juré mon père; je suis maître de leur sort .. et en lui donnant la vie, je ne fais que m'acquitter envers mon libérateur. (*Tendant la main à Koulikan.*)

TOUS.

Koulikan!...

BASKIR.

Lui-même !... il venait de me renverser à ses pieds. Nos soldats et les siens se pressaient autour de moi. Sanglant, presque évanoui, jallais périr dans la mêlée... Lui seul, paré les coups qui menaçaient ma tête; me couvre, me protège de son bouclier, m'enlève du champ de bataille, me porte lui-même dans la tente voisine... Je me traînai sans être aperçu jusqu'au fond de cette caverne; je déchirai mes vêtemens, je pensai ma blessure et je rends grâce au ciel d'avoir prolongé mes jours puisque j'arrive asez tôt pour empêcher une injustice et vous épargner des remords. Koulikan, je t'ai disputé Dalai... je le ferais encore. Tu l'avais persécutée, je l'avais accueillie. Tu venais l'attaquer; je voulais la défendre. Je la méritais autant que toi; mai elle t'aime, mes droits ne sont plus rien devant ceux de l'amour... En épousant Dalai, je ferais deux malheureux; qu'il n'y en ait qu'un et que ce soit moi... Allez, soyez unis; quittez ces lieux sauvages... et pensez quelquefois à l'infortuné Baskir.

KOULIKAN.

Ami, j'avoue ma défaite et je veux la proclamer hautement : je suis venu t'attaquer avec le fer, mais tu m'as vaincu par ta seule vertu. Tartares, Koulikan vous donne la paix... Toi Baskir, mets le comble à tes bienfaits... daigne accepter mon amitié; viens à ma cour.

BASKIR.

Je l'accepte; l'amitié seule peut adoucir les peines de l'amour. (*à Tumkin.*) Pour toi, bon vieillard, que j'espérais nommer mon père; vas accompagner ta fille! qu'elle ferme ta paupière.

TUMKIN.

O mon ami !...

BASKIR.

Non... non... partez, épargnez-moi vos adieux, ils me déchirent... (*à Koulikan.*) Vas... régner... et moi... je vais mourir.

Il tombe sur l'épaule de Mogul. Tumkin, appuyé sur Koulikan et tenant sa fille par la main, montent lentement la montagne. Ils tendent tous les trois la main à Baskir.

TABLEAU.

Fin du troisième et dernier Acte.

